

2003

03

Commentaire du séminaire 25

(« Le temps pour conclure »)

de Jacques Lacan

Inédit

### Introduction

Pour introduire au séminaire n°25 de Jacques LACAN, « Le moment pour conclure », rien n'est plus simple. Il suffit de se pencher sur le premier fragment de texte parlé venu et d'en mettre la cohérence à l'épreuve. Je parle de **cohérence** parce que la présentation officielle qui en a été faite, par le biais de l'écrit qui nous a été distribué, met l'accent sur un certain nombre de revirements de la part de LACAN, et proposés comme tels par l'auteur du texte distribué. Revirements veut dire qu'il s'agirait sur le tard, de la part de LACAN, d'un dévoilement de ses vaticinations, de ses contradictions et pourquoi pas de son gâtisme ultime. Il est bon d'indiquer parfois, que bien qu'appartenant à une école freudo-lacanienne, on n'en est pas pour autant un parti de « godillots ». Alors, comme ça, de l'aveu même de LACAN, la psychanalyse ne serait pas une science ! A quoi bon se donner la peine de le lire, par conséquent, ce Cher LACAN, dès lors que pour ce qu'il en est de la pratique du bavardage, et donc du n'importe quoi, chacun suffit à la peine. Car, après tout, il était comme nous tous, du moins finit-il par l'avouer, il ne trouvait pas mais il cherchait [L25 14.03.78 p.1]. A moins que ...

### 1) L'Inconscient, c'est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement quand on dort

Voici les quelques lignes, que je choisis au beau milieu de la première page de la première séance de ce séminaire 25 :

**l'analyse a des conséquences. Elle dit quelque chose. Qu'est-ce que ça veut dire « dire » ? « Dire » a quelque chose à faire avec le temps. L'absence de temps c'est une chose qu'on rêve ; c'est ce qu'on appelle l'éternité et ce rêve consiste à imaginer qu'on se réveille. On passe son temps à rêver, on ne rêve pas seulement quand on dort. /.../ Je voudrais vous faire remarquer que ce qu'on appelle « le raisonnable » est un fantasme : c'est tout à fait manifeste dans le début de la science. La géométrie euclidienne a tous les caractères du fantasme. Le fantasme n'est pas un rêve, c'est une aspiration.**

C'est tout pour la citation. Je la puise dans l'édition dactylographiée de ce séminaire, mais je suppose qu'elle est reprise tel quel dans les suivantes.

Il va sans dire que je m'implique dans ce choix. Il se trouve, en effet, qu'au début des années 70 il y a eu de ma part immixtion dans la discussion qui a suivi l'exposé d'un certain RITTER, sommité strasbourgeoise. Je dis immixtion parce que mon propos a été reçu comme tel. J'ai dû dire quelque chose dans le genre : « Au temps où nous parlons aujourd'hui, il n'est pas certain qu'il ne s'agisse pas d'une rêverie ». Chose à vérifier dans les *Lettres de l'École Freudienne* de l'époque qui reprennent ceci textuellement. Et RITTER de rétorquer avec suffisance, à peu près ceci : « Si Stoïanoff est en train de rêver, c'est son problème ».

L'immixtion, voyez le rêve de l'Injection faite à Irma, suppose l'intervention de ce qu'on nomme la pulsion invocante, et elle se joue à plusieurs voix. Donc c'est dans l'après-coup de la production de ces voix inattendues, encore que familières, que se produit l'immixtion. Toujours est-il qu'à ce moment une petite voix inattendue c'est fait entendre pour dire : « Stoïanoff dit vrai ». La voix de Jacques LACAN, inhabituelle et donc inattendue dans de telles circonstances.

Et voila-t-il pas, quelques lustres après, en 1977, et donc sur l' *Untergang*, sur le

déclin, la voix de LACAN retentit à nouveau pour susurrer : « **L’Inconscient, c’est très exactement l’hypothèse qu’on ne rêve pas seulement quand on dort.** ». C’est une petite phrase que j’ai momentanément détournée, mais qui figure dans le passage que je tente de commenter aujourd’hui.

L’immixtion est donc un phénomène qui s’apparente à un réveil, à une rupture de la consistance de l’imaginaire, et qui donne lieu à des remaniements après-coup, révélateurs des modes de défense de chacun. Ça peut être la production d’une parole qui a la valeur d’un geste rassurant, comme pour chasser un mouche importune ; parole du style : « Si Stoïanoff est en train de rêver, c’est son problème ». Après ? Après, tout rentre dans l’ordre. A moins que n’intervienne après-coup l’achose, à savoir la voix ... et avec elle une modification subjective.

L’achose, c’est ce qui est susceptible d’échapper à l’analyste, de lui sortir d’entre les jambes, ou d’entre le buisson ardent, si vous préférez. Bref, l’analyse se prête à ça, au sens où il est censé ne pas résister à ce type de jaculation. Résister ça consistera, par exemple, à rester déontologique, ou politiquement correct.... vous voyez le genre.

Il reste qu’à suivre la voie du rêve il a risque de tomber dans la magie : Voici ce que LACAN articule à ce propos [L25 15.11.77 p.2]:

Dans l’ordre du rêve qui se donne le champ d’user du langage, il y a une **bavure** qui est ce que Freud appelle ce qui est en jeu : le *Wunsch*. C’est un mot /.../ allemand, et le *Wunsch* dont il s’agit a pour propriété qu’on ne sait pas si c’est un souhait, qui de toute façon en a l’air, un souhait adressé à qui ? Dès qu’on veut le dire, on est forcé de **supposer** qu’il y a un interlocuteur [supposé savoir autrement : L25 10.01.77 p.5] et, à partir de ce moment là, on est dans la magie. On est forcé de savoir ce qu’on demande ; mais justement ce qui définit la demande, c’est qu’on ne demande jamais que par ce qu’on désire /.../ et ce qu’on désire on ne le sait pas.

A me mettre à supposer que le rêve veut dire, je ne sais plus ce que je dis. En raison de la bavure du transfert.

## 2) la science n’est qu’un fantasme

Je vais aller un peu plus vite à présent.

Le passage dit : ‘ce qu’on appelle « le raisonnable » est un fantasme : c’est tout à fait manifeste dans le début de la science’. Ça se lit, ça se décrypte avec... avec quoi ? Avec ce qui suit dans son texte quelques pages plus loin, pardi, et qui dit : ‘**la science n’est qu’un fantasme**’ [15.11.77 p.6]. Et puisque la psychanalyse n’est pas un fantasme (un fantasme de Freud ou de Lacan, par exemple,) c’est donc bien qu’elle n’est pas une science. Mais à partir de là, comme on ne sait plus où la caser, LACAN suggérera que c’est de la poésie, et qu’au fond c’est un art. Il suggère. Il ne garantit rien. Il ne se met pas à la place du Dieu non menteur de DESCARTES. A vous d’expérimenter si ce qu’il dit a une signification de vérité. L’expérience analytique c’est ça : chacun expérimente la chose et en tire ses propres conclusions. A moins qu’il ne préfère se conformer aux rêveries des autres.

L’analyse vise au réveil. A l’impossible à dire [20.12.77 p.1]. Car « le dire concerne ce qu’on appelle la vérité [L25 10.01.78 p ;4]. Dire le Réel, à savoir l’impossible de dire la vérité, suppose une temporalité autre, que suggère bien le titre de ce séminaire : Le temps pour conclure.

Le sujet c’est le temps. Vaste programme. L’analyste pousse au dire, à l’impossible à dire ; c’est pousser à conclure. Pour cela il équivoque, c’est-à-dire il restitue aux dits de l’analysant leur halo d’incertitude. Mieux : l’équivoque renvoie à l’erreur sur la personne du partenaire. Erreur due à l’interposition de l’écran du voile spéculaire entre le sujet qui parle et celui dont il parle. L’analyse tend à restituer au « complexe d’autrui » son aura, bénéfique ou maléfique, afin de tenir à l’encontre d’autrui un discours qui ne serait pas du semblant. Faire semblant de faire l’éloge (ou la satire) d’autrui, alors que c’est son propre narcissisme qu’on alimente. Il paraît que Nietzsche en savait un bout sur ce chapitre.

Interroger avec LACAN l'être du sujet, à savoir l'étoffe dont il est fait et les voiles derrière lesquels il moi-sit, c'est se situer certes avec Nietzsche au-delà de Hegel, et même de Heidegger. Ayant choisi la voie d'une vérité de texture LACAN se devait de se perdre dans le labyrinthe de la topologie, puis dans les filets de la nodalité. Sous prétexte qu'il savait où couper dans cette étoffe du sujet, il a crû, à la suite de Freud, trouver dans les noeuds un don du ciel, la révélation de son propre charisme. Mais être dupe des noeuds inverse la perspective.

Ce que l'on croit trouver, au titre du désir, échappe sans cesse, et les perspectives ouvertes par la nodalité sont de nature à en décourager plus d'un. Ils sont découragés à force de chercher.

### 3) le névrosé a des préférences

Pour ma part je me contente de ce que je trouve. Le noeud borroméen est une matrice susceptible de divers déploiements. A ses débuts, LACAN se devait de mettre en place ses trois dit-mensions, à savoir : le Symbolique, l'Imaginaire et le Réel. Dans l'ordre. Il y a mis du temps et de la patience. Car **le névrosé a des préférences**. Il privilégie [L25 12.12.77 p.3]. Prenons l'hystérique : du Symbolique elle est toute retournée. Lacan nomme trique [L25 17.01.78 p.5] le résultat hystérique d'un tel retournement et, dans ce séminaire 25, il tente de nous introduire aux perspectives ouvertes par de tels retournements de tore. Ainsi, certains névrosés préfèrent le Symbolique, d'autres l'Imaginaire, et d'autres encore espèrent se vautrer un jour dans le Réel. Sans compter l'horreur de la Trinité qui les anime, dans laquelle il n'y a pas de noeud borroméen.

Puis, voire en même temps, il a parlé de chevauchements, de franchissements, voire d'épissures entre ces dit-mensions. D'ailleurs certains le pressaient d'aller dans ce sens, espérant, comme DERRIDA et quelques autres, que ces dit-mentions, ces différences, finiraient par partir en couille, c'est-à-dire : rendre la psychanalyse inopérante. Il est vrai que le règne du flou guette. Sans compter que **'le retournement du tore pare aux effets de sa coupure'** [20.12.77 p.3]. Ce qui résiste à la coupure suppose, de la part de l'analyste le choix d'une stratégie appropriée. **Le tore suggère** à la manière d'une anamorphose. C'est parce qu'il était victime de cette suggestion qui lui faisait prendre la demande pour du désir et inversement que Freud a raté les cas de Dora et de la jeune homosexuelle. Toujours par cet effet de suggestion on arrive à penser que le Réel ne cesse pas de s'écrire, alors que c'est le contraire [L25 10.01.78 p.3].

Pour ces raisons, LACAN a pris le temps de poser des jalons. Il suit la voie de la logique, ce qui revient à ceci, qu'il fait l'hypothèse que **'les mots font les choses'** [15.11.77 p.5]. C'est sa façon d'être hystérique puisqu'il privilégie la fonction nommante et donc le Symbolique. Sans oublier le tore. En effet, pour lui le nom fait ex-sister la chose, et la modifie dans sa nature de choses. Bref, il conçoit l'analyste comme un logicien qui s'abstiendrait de communiquer au patient ses bricolages, et se contenterait de les suggérer dans le code même de son patient. Du coup il s'autorise à produire des phrases du genre : 'L'étoffe de la **métaphore** c'est ce qui dans la pensée fait matière, ou, comme dit DESCARTES, « étendue », autrement dit : corps.

### 4) les mots font les choses

Et puisque je parle de logique, je rappelle que le titre de ce séminaire 25 nous renvoie à un problème de logique temporelle. Logique où le temps du sujet est celui d'une scansion. Des scansion, pour son repérage, il lui en faut plus d'une. Ainsi que des indices. Dans la fable des trois prisonniers chacun fonctionne comme indice pour les deux autres. En réalité, cherchant une issue, c'est sur les décisions en acte de l'entre-deux autres que je me base pour ma propre gouverne.

Curieusement, dans ses spéculations nodales LACAN en vient dans ce séminaire à considérer les dimensions comme constituées, chacune, de l'assemblage de deux tores (**Fig. n° 1**) que je nomme **Atirelarigot**. Avec trois Atirelarigots (**Fig. n°2**) LACAN fabrique un noeud borroméen que je nomme **Bretzel (Fig.n°3)**. [13.12.77 p4]. Mais, avec plusieurs Atirelarigots il fabrique aussi une chaînette qu'il nomme **Aqueueleuleu (Fig. n° 4)**. La différence est que le retournement du Bretzel ou d'un Aqueueleuleu dans un quelconque des ses Atirelarigots ne donne pas le même résultat. Donc le fait de privilégier une des dimensions aboutit à la production d'un sujet différent, selon qu'il se trouve pris dans une structure sociale de type linéaire (Aqueueleuleu), ou de type nodal du genre Bretzel.

C'est ainsi que LACAN a tout à fait tort d'ironiser sur son élève Lefèvre-Pontalis [15.11.77 p.3] quand celui-ci l'accuse d'étouffer son monde avec ses noeuds . On sait depuis peu, G.W. BUSCH en a fait l'expérience , qu'un Bretzel a vite fait de vous faire tourner de l'œil.

Venons-en donc aux différents types d'Atirelarigots, et donc de significances, susceptibles d'être prises en compte. Lacan nous en propose deux : le couple pulsion-inhibition d'une part, et le couple principe de plaisir-inconscient, d'autre part.

Mais il leur faut un couple tiers pour les faire tenir ensemble dans un Bretzel, par exemple, et ici LACAN propose le binaire Réel-fantasme [L25 20.12.77 p.4]. Il s'agit peut-être là des avatars de la topique freudienne du ça, du moi et du Surmoi, tels que LACAN n'a cessé d'en produire. Mais avouez qu'un Atirelarigot c'est déjà un paradigme de l'étalement freudien. Ça aide tout au moins à imaginer ce que peut être le plongement, voire l'identification d'un sujet à une de ces significances.

La question théorique posée par LACAN semble être de savoir ce que cela donne lorsqu'on remplace chacune de ses trois dit-mensions par l'entre-deux d'une coupure, coupure subjective que j'ai nommé Atirelarigot. Notons que René Lev a pas mal débrouillé cette question.

Moi-même, je m'exerce ici à traduire, notamment ces trois binaires, dans ma propre vision de la clinique et de la théorie qui ont cours tant dans le champ freudien que lacanien. Ce dernier différant du freudien en ce qu'il met l'accent sur l'objet « a » et donc sur le champ de la jouissance qui s'en déduit. Pour cela j'ai mes raisons.

### 5) identité de structure

Dans le texte censé introduire le travail de notre groupe cette année figure cette question : « Nous fait-il croire que l'analogie vaille comme révélation d'une '**identité de structure**' lorsque nous parlons de coupure signifiante, et de coupure dans le champ topologique ? ». Admettons que cette phrase interrogative se suffise, puisqu'à mon sens la phrase qui la suit, et qui tend à en préciser le sens, me paraît boiteuse. Que penser d'une telle interrogation dès lors qu'elle semble a priori avoir un objet?

Ayant évité de glisser du « comme » au « comment » et de là au « comment-taire, je m'engage en somme de dire, et donc de saisir l'objet en question. Or, n'est-ce pas là la question par excellence de l'analyse : « comment et par où s'emparer de l'objet ... de l'objet de la jouissance? » ? Lacan nous propose une voie : celle qui consiste à saisir l'objet par l'écrit. C'est une des raisons qui le pousse à le désigner d'une lettre. Mais laquelle ? Je viens d'énoncer une interrogation qui porte sur une phrase interrogative entre guillemets, et j'ai eu comme une hésitation sur le fait de savoir si je devait ponctuer l'ensemble d'un ou de deux points d'interrogation. J'ai choisi d'en mettre deux : l'un avant les guillemets de clôture et un après (? » ?). Ponctuation en deux temps, par conséquent.

Ça ne veut pas dire que l'analysant ne soit capable d'imposer sa ponctuation . Tout l'art de l'analyste est de suggérer l'éventualité d'un autre mode de ponctuation.

L'**équivoque** suggère irrésistiblement parce qu'elle est '**versant vers le sexe**' [15.11.77 p.2]. Le sexe qui est un dire [ibid]. et sa production est de nature à rectifier une ponctuation. fautive. Cela suppose qu'on ait quelque idée de ce qu'il en est de la structure de la faute. De la faute en tant que '**imaginaire suggéré par le symbolique**'.

Bref, laissons-là les questions à la con, comme dirait Bernadette Chirac, et interrogeons plutôt les fondements du choix, par Lacan, de la coupure comme mode d'intervention dans la cure. Il situe le motif même de l'interprétation, et l'interprétation freudienne comme telle, dans le registre de impossible à dire en mots, sinon par l'équivoque et donc hors sens. D'où la pratique de l'acte analytique de la **coupure**, autrement dit : la pratique de la ponctuation du discours de l'analysant par une scansion. La ponctuation est de l'ordre de l'écrit, et s'inscrit dans le registre d'un discours sans paroles. D'où l'axe de l'enseignement de Lacan : où couper ? comment couper, en un ou en deux temps ?

### 6) pratique de la coupure

Situant la '**pratique de la coupure**' comme l'axe même de l'ensemble de l'enseignement de Lacan, avec en prime l'apport de ce 25<sup>e</sup> séminaire que je placerai volontiers sous le chapeau du « Couper ! mais pour quel résultat ? », mon discours cesse ipso facto de vous intéresser tous tant que vous êtes. En effet, dès lors que vous n'avez pas fait l'expérience d'un maniement de la cure suspendu à une pareille problématique, tout ce qui tourne autour doit vous sembler pure fioriture. En somme je parle, mais je m'adresse à ma rate.

Ce malentendu initial sur l'objet des efforts de Jacques Lacan, qui se perpétue aujourd'hui et qui ne date pas d'hier, n'a pas cessé d'attirer les foules car il n'a rien fait pour dissiper ce malentendu. Et ce à partir du moment où, pour ces mêmes motifs relatifs à sa pratique, il a été exclu de l'Internationale psychanalytique.

J'ai ma petite idée sur le fait de savoir comment ça lui est venu. J'ai sollicité, tant qu'il en était encore temps, le témoignage d'anciens élèves de Lacan à ce sujet, à savoir sur la durée effective des séances, et j'avais même proposé un travail de cartel sur ce sujet. Toujours est-il qu'il a progressivement réduit la durée des séances au grand dam de la plupart de ses analysants. L'affluence qui régnait à son cabinets à certaines heures du nyctémère est certainement pour quelque chose dans la découverte qu'il a faite, encore qu'il ne soit pas certain qu'elle soit fortuite. Vous vous souvenez de quelle façon a été découverte la radioactivité ? On oublie quelque temps une pellicule photographique dans un tiroir ; puis on la retrouve, on la développe ; après le constat des anomalies qu'elle présente on procède à une enquête et l'on s'aperçoit qu'elle avait été en contact avec une source radioactive. On a découvert la cause du phénomène parasitaire. C'est tout.

De même Lacan interrompt un analysant puis l'envoie au placard. Il le reprend quelques instants (ou heures, selon le cas) après, pour une nouvelle séance payante. On a appelé ça la **double séance**. Il s'aperçoit qu'à ce prix il obtient des changements sensibles dans le discours de son analysant. Changement de paroles et de musique.

A la suite de quoi, en un premier temps, Lacan se met en quête d'une théorisation des effets ainsi obtenus. Ensuite il se soucie du mode de divulgation de ces effets. Il invente « la passe », qui est la sorte de laboratoire censé développer et rendre lisible à tous les pellicules subjectives ainsi modifiées. Il s'était mis en tête que même des non-analystes pourraient participer à ce mode de développement des enregistrements subjectifs, et il souhaitant leur élection parmi les membres du jury de passe. En 1977 la passe en question a dix ans d'existence et, à Deauville, Lacan prend acte de l'échec de la passe. J'ai rendu compte de ma propre expérience de membre du jury de passe aux Cartels Constituants, et

je ne reviens pas là-dessus. Toujours est-il qu'en 1977 Lacan fait état de la fatigue de son retour en train de Deauville, et je pourrais en témoigner, puisqu'en quelque sorte je l'ai accompagné [L25 10.01.78 p.1].

Il va sans dire que dans le melting pot de l'École freudienne de Paris il s'est trouvé des candidats pour les postes de passant, de passeur et de membre de jury, candidats issus de formations tout à fait différentes, alors que seuls les analysants de Lacan étaient susceptibles de faire avancer le schmilblick.

A certaines conditions toutefois. 1° il leur fallait admettre le caractère expérimental de leur analyse, ce qui n'est absolument pas évident. 2° Qu'ils supportent les effets des dites coupures. 3° Enfin, qu'ils soient effectivement intéressés à la chose.

C'est donc dans l'après-coup de cet **échec de la passe** que Lacan, dans « le temps pour conclure », persiste et signe. En tant que dupe de la nodalité. C'est à dire, dans la position de celui qui est prêt à réviser certaines de ses affirmations antérieures pour peu qu'elle ne soient pas compatibles avec les découvertes que lui fait faire la nodalité. J'ai déjà consacré de trop longues pages sur la rencontre de Lacan avec le noeud borroméen, sur son rapport avec le graphe de la page 815 des *Écrits*, et sur les satisfactions qu'il en avait tiré. Dans le séminaire 25 [L25 14.02.78 p.2] il s'exprime à nouveau sur l'intérêt persistant qu'il lui trouve :

ce noeud borroméen, /.../ pourquoi diable l'ai-je introduit ? Je l'ai introduit parce qu'il me semblait que ça avait quelque chose à voir avec la **clinique**. Je veux dire que le trio de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel me paraissant avoir un sens. De fait ce qui est certain, c'est quelque chose qui se goupille comme ceci, c'est-à-dire qui est le troisième, eh bien, ça se noue.

Alors, pour ceux qui ne se sont pas souciés d'assimiler les rudiments nécessaires au repérage des ces trois dimensions, et qui se perdent dans leurs mille façons de se nouer et dénouer, la suite de ce séminaire ne présente qu'un intérêt tout au plus historique.

### 7) noeud borroméen

Pour l'infime minorité qui s'y est exercé je puis encore faire, ici, l'effort d'en montrer tout l'actualité. Mais même pour ceux-ci le rapport de la nodalité à la clinique n'a rien d'évident à partir du moment où la variété des noeuds est susceptible de générer une nouvelle clinique. Une clinique du réel, ai-je osé dire. Mais d'abord qu'est-ce qu'un **noeud borroméen** ?

Prenez trois chambres à air identiques (et pour ça il faut déjà déshabiller au moins deux vélos) ; vous les empilez et numérotez 1,2,3 de bas en haut; puis vous sectionnez celui de dessus et vous faites passer un des deux bouts au dessous du 1<sup>er</sup> avant de le rabouter selon la coupure. L'ensemble ainsi spatialisé peut être projeté sur une feuille de papier et c'est sur ce genre de dessin qu'un certain nombre de manipulations sont généralement abordées non sans difficulté évidemment.

Il reste qu'une chambre à air est un tore. Ce tore comporte un trou externe par où passe l'axe de la roue de bicyclette. C'est l'axe du tore. Axe du désir. Coupé, le tore se présente comme un tuyau, et le cylindre ainsi obtenu comporte un trou à l'intérieur qui constitue l'âme du tore (**Fig. n°6 & 7**). C'est équivalent à l'axe de la demande. Pour mettre à plat la surface d'un tore, deux coupures sont donc nécessaires : une coupure transversale qui permet d'obtenir un cylindre, et une coupure longitudinale qui ouvre le dit cylindre. On obtient une surface rectangulaire.

Une autre façon de voir le tore est de le considérer comme une sphère, comme un globe terrestre traversé par un évident selon l'axe qui irait d'un pôle à l'autre. Ici aussi deux coupures mettent trivialement à plat la surface de cette pseudo-sphère (**Fig. n°5**): une coupure transversale, selon le méridien, et une autre longitudinale selon l'équateur. Or il existe évidemment des coupures plus complexes.

Ceci pour les repérages imaginaires qui permettent de situer le réel de la coupure.

Il est question de tout ça et de quelques autres opérations et résultats dans ce séminaire 25, et si l'on cherche autre chose on reste sur sa faim.

Certains, dans l'École Freudienne croyaient dur comme fer que Lacan avait inventé la topologie. Croire est un dire, faute de mieux. Dans ce domaine Lacan s'efforce de laisser dire quelques autres. Notamment Soury et Terrasson. Des spécialistes dépourvus du moindre soupçon d'humour, qui bafouillent, qui dessinent, se trompent et recommencent. Tout ça dans une sorte d'exercice de traduction, faute de pouvoir s'exprimer et être entendu dans leur langue de bois d'origine, par le public lacanien de l'époque. Bref ils font exister à la fois la topologie et la nodalité et Lacan est là au titre de témoin.

A quoi rime tout cela ? D'abord, le couplage de deux dimensions (du style du noeud de Whitehead) est considéré comme le produit d'un noeud borroméen dégénéré. C'est ce qui m'a fait considérer ce mode de dégénérescence (transitoire) comme donnant lieu à l'émergence de plusieurs nouveaux types de subjectivité (**borderlines**) se supportant du binaire minimal d'un fantasme.

### 8) faire supporter un tressage borroméen par un tore

Dans la suite de ce séminaire 25, il est question de '**faire supporter un tressage borroméen par un tore**', puis d'opérer là-dessus un certain nombre de transformations. Notamment des retournement de tore ou de sphère. Pour cela deux opérations sont privilégiés : le percement d'un trou dans la surface pré-donnée, ce qui revient à prélever une rondelle sur cette surface, puis l'effectuation d'une coupure. S'agissant d'une surface torique, le trou permet l'introduction de la main de ma sœur dans la culotte du zouave. Passant par l'âme du tore, ladite main s'empare de l'axe du tore, soit pour tirer le tout vers le dehors, soit pour pousser en avant et faire avaler au trou l'ensemble de la surface torique. Dans cette seconde éventualité on a affaire à une main gantée.

Une autre façon de procéder consistera, à partir du trou préalablement occasionné, à pratiquer une coupure sur le tore. Toutes choses qui ont des résultats divers, parmi lesquels il est à noter que l'on peut obtenir une surface où les axes du désir et de la demande sont susceptibles de s'échanger. Quid de la clinique qui correspond à un tel résultat ? Lacan propose quelque part qu'à la fin de sa cure, et donc chez l'analysé, la part d'inconscient qui lui reste serait équivalente à son conscient. Devrait-on, selon Lacan, se tenir en cet '**état d'interminaison**' qu'il évoque quelque part [L25 14.03.78 p.10]? Peut-on dire pour autant, qu'en allant à rebrousse-poil du transfert, au prix de quelques con-torsions [L25 14.03.78 p.5], on soit assuré d'un succès ?

Lacan remarque également que la plupart des figures obtenues par retournement sont asymétriques, et que certaines sont disposées en miroir. De quoi faire rêver ceux auxquels ces exercices ne provoquent pas que des insomnies.

Mon sentiment est que la découverte majeure de Lacan reste une énigme et que le sort réservé par sa postérité à ce séminaire 25 : « Le moment de conclure », témoigne de ce qu'il a failli dans son tentative de faire passer le mammoth de la nodalité par le trou de Soury.

### Figures du texte : « Commentaire du séminaire 25 de Jacques Lacan »

Fig. n°1 bis :

Atirelarigot « Réel-fantasme

Fig. n°1 : Atirelarigot

**Fig. n°3** : Bretzel.

**Fig. n°2** : Couplage de deux Atirelarigots  
et ébauche de nouage par un troisième.

**Fig. n°4** : Aqueueleuleu

**Fig. n°5** : PSEUDO-SPHERE

**Fig. n°6** : TORE COUPÉ

**Fig. n°7** : SURFACE DU  
TORE MISE A PLAT